

The Neon Demon

Belle, belle, belle

Maxime Labrecque

Number 304, October 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2016). Review of [The Neon Demon : belle, belle, belle]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 26–27.

The Neon Demon

Belle, belle, belle

Une fois de plus, Nicolas Winding Refn polarise la critique et l'opinion publique avec son dernier film. Pourtant, le sujet lui sied à merveille : en filmant le milieu de la mode à Los Angeles, il combine un esthétisme glossy, léché, scintillant et envoûtant à une violence d'abord psychologique, qu'il convertit en violence physique poussée à l'extrême, dans un dévouement bestial qui s'inscrit en continuité avec *Drive* et *Only God Forgives*.

MAXIME LABRECQUE

D'emblée, on se demande si Jesse est vraiment l'ingénue qu'elle laisse paraître. Chose certaine, malgré son apparente innocence, elle n'a pas l'enthousiasme et la candeur emballante de Betty (Naomi Watts) dans *Mulholland Dr.* de Lynch, arrivant à LA pleine de rêves et d'espoirs. Plus craintive, avec un passé nébuleux, elle se laisse emporter passivement dans un tourbillon glamour et malsain, découvrant peu à peu sa valeur dans le monde de la mode par le regard admiratif que les autres posent sur elle. Mais est-elle vraiment un agneau parmi les loups ? À l'instar de Betty dans le film de Lynch, une cassure, une transformation brusque s'opère qui affectera son parcours californien de manière draconienne. Dès l'ouverture, la musique envoûtante et hypnotisante de Cliff Martinez — collaborateur de longue date de Refn — donne le ton. Ses synthétiseurs stridents ou insistants, saccadés ou élégiaques ne font pas qu'accompagner les images ; ils les transcendent et contribuent de façon magistrale à instaurer une ambiance à la fois angoissante et électrisante. Ainsi, avec les paillettes qui

tombent au ralenti sur le titre suivi du travelling arrière sur Jesse en robe bleu électrique, jouant la morte sur un fauteuil lors d'un shooting photo, l'ambiance visuelle et musicale qui dominera le film s'installe sans réserve, avec un m'as-tu-vu et un souci de la mise en scène tout à fait approprié. Cette scène prophétique d'ouverture — qui esthétise le meurtre un peu à la manière de Dario Argento — annonce la suite des choses qui, loin des caméras, seront beaucoup plus crues et obscènes.

Film sur l'envie, la beauté, l'innocence et la brutalité, *The Neon Demon* n'adopte pas la forme du récit narratif classique. Certes, on suit l'essor phénoménal de Jesse dans le milieu de la mode, mais la linéarité est souvent rompue pour faire place à des scènes contemplatives, un peu comme dans certaines comédies musicales où le récit sort du temps pendant une chanson. Par son style visuel, son rythme et la manière dont il se greffe à une trame musicale puissante, le dernier opus de Refn est clairement redevable à l'inventivité amenée par la forme du vidéoclip. Si certains ont pu lui reprocher son apparente vacuité, c'est qu'ils



Photo : Est-elle vraiment un agneau ?



l'ont approché en ayant des attentes davantage classiques et n'ont vu, au final, que l'artifice esthétique qu'imposait pourtant un film de la sorte. Or, en sortant du cadre narratif, Refn propose une fois de plus de s'intéresser, à l'instar de Jonathan Glazer avec **Under the Skin**, au ressenti, aux sensations brutes plutôt qu'à offrir une histoire explicative. Il ne s'agit pas d'une œuvre expérimentale mais bien d'une expérience cinématographique qui se situe aux limites de l'abstraction dans certaines séquences. La mise en scène y occupe une place prépondérante et plutôt que de croire que le récit piétine par moments, il faut plutôt y voir une tentative de provoquer des sensations et des affects puissants en tirant profit de tous les moyens d'expression qu'offre le cinéma. En ce sens, le film remporte son pari et produit l'effet escompté. La direction photo signée par Natasha Braier est par moments criarde, faite de contrastes et de teintes *néonesques*, tout comme pour **Only God Forgives**. Les scènes nocturnes sont particulièrement réussies et tranchent avec les doux pastels et l'effet voilé de celles de jour.

Quasi omniprésents, les miroirs, les glaces constituent un motif certes peu subtil et simpliste, mais qui provoque un effet somme toute réussi. Si Refn peut être qualifié de symboliste, c'est notamment par son usage de la thématique du double, véhiculée par le jeu de miroirs constants, par les réflexions directes ou indirectes, par les regards furtifs ou assumés et insistants. Dans le monde des apparences, les miroirs sont partout et le double — menace latente — peut surgir à tout moment. En ce sens, la sublime scène du défilé de mode, où Jesse se métamorphose, est éloquente. Elle est attirée par ces triangles de néon, ensorcelée malgré elle par ce symbole — au final par sa propre image — qu'elle embrasse langoureusement alors qu'elle entre dans ce prisme et assume pleinement l'identité que les autres lui donnent. Ce sont ces mêmes miroirs qui blessent, qui trahissent, qui confirment ou infirment les perceptions que l'on a de soi. Les contrastes se côtoient de près, Éros et Thanatos

au premier plan, notamment dans la relation progressivement malsaine entre Jesse et Ruby. Le désir, l'envie malade pousse les rivales à accomplir des rites bestiaux, à l'exemple de la comtesse Báthory, dont la légende raconte qu'elle se baignait dans le sang de jeunes vierges afin de préserver sa beauté, lui permettant de rester jeune. Même si Refn fait apparemment référence à cette sanglante anecdote, il évite les écueils dans lesquels tant d'autres films abordant l'histoire de la comtesse ont sombré (notamment les épouvantables tentatives avec Caroline Néron et Julie Delpy).

Comme le dit le designer envoûté (Alessandro Nivola), la beauté est la seule devise qui ait réellement de l'importance. L'unique valeur, celle qui provoque la perte de tant de personnes, guidées par une obsession malade, par un voyeurisme malsain, par une artificialité vendeuse. C'est sur elle que repose la popularité de tant de gens sur Instagram ou autre, pour peu qu'ils soient aptes à prendre une photo légèrement avantageuse, en se mettant constamment en scène pour provoquer l'envie des masses. Chose certaine, avec la séquence d'anthropophagie et le renvoi improbable qui s'ensuit, Refn parvient à donner la nausée au spectateur qui aurait pu un jour penser évoluer dans le milieu de la mode, ou à tout le moins à remettre les choses en perspective. Sous les artifices et sans toutefois devenir un conte moral, on retrouve une critique, une réflexion sur la société de l'image et le culte envers ceux qu'on essaie de nous vendre comme des idéaux qui transcendent nos petites vies. 🍷

★★★★½

■ LE DÉMON DE NÉON | **Origine** : Danemark, États-Unis, France – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 58 – **Réal.** : Nicolas Winding Refn – **Scén.** : Nicolas Winding Refn, Mary Laws, Polly Stenham – **Images** : Natasha Braier – **Mont.** : Matthew Newman – **Mus.** : Cliff Martinez – **Son** : Anne Jensen, Kristoffer Salting – **Dir. art.** : Elliott Hostetter – **Cost.** : Erin Benach – **Int.** : Elle Fanning (Jesse), Jena Malone (Ruby), Keanu Reeves (Hank), Karl Glusman (Dean), Bella Heathcote (Gigi), Abbey Lee (Sarah) **Prod.** : Lene Borlum, Sidonie Dumas, Vincent Maraval, Nicolas Winding Refn – **Dist.** : Les Films Séville.